

Jacqueline Lalouette : «Victor Hugo et la libre-pensée»

Communication au Groupe Hugo du 25 février 1989.

Ce texte peut être téléchargé au format [pdf](#)

J. Lalouette, du C.N.R.S., étudie la libre pensée en France pendant la IIIème République. Elle est un des auteurs du beau «Tombeau de Victor Hugo». Nous la remercions très vivement d'avoir bien voulu éclairer, pour nous, un aspect tout à fait méconnu de Victor Hugo, et particulièrement du "vieil" Hugo.

I. Introduction et approche lexicologique: la libre-pensée, les libres-penseurs.

Il faut d'abord s'attacher au sens et à l'histoire du mot "libre-pensée". Victor Hugo est un des premiers utilisateurs de ce mot, peut-être même le premier, ce qui n'est pas sans importance pour l'histoire de la Libre-Pensée.

Le mot a deux sens: il désigne d'abord un courant de pensée diffus, ou plutôt une manière de penser en matière de religion, que seule la Raison doit guider. Cette acception se complique naturellement du fait que la Raison est définie de manière diverse, et qu'elle n'est pas le monopole des libres-penseurs: les catholiques se réclament également de l'usage de la Raison dont ils donnent bien sûr une autre définition. Cela dit, cette acception permet de regrouper sous un même vocable quantité d'individus appartenant à des courants divers: radicaux, franc-maçons, membres de la Ligue de l'Enseignement. Parmi ces gens, certains sont spiritualistes et déistes, d'autres matérialistes et athées.

Dans son second sens, la "libre-pensée" recouvre un ensemble de sociétés qui regroupent des libres-penseurs. On peut donc adhérer à la libre-pensée (courant de pensée) sans adhérer à la libre-pensée (mouvement associatif): ainsi de Michelet, Leroux, Sand, Quinet.

Hugo a été un libre-penseur dans les deux sens du terme: libre-penseur déiste et spiritualiste, il a également participé à la vie de diverses associations de libre-pensée.

Des preuves ? En 1879, il accepte la demande de Victor Poupin d'être le président d'honneur de sa société de libres-penseurs. En 1881 il est à nouveau sollicité pour être le président d'honneur de la Société de la Libre-Pensée de Besançon. La même année Clovis Hugues -libre-penseur notoire- et Alphonse Humbert (collaborateur de Rochefort, communard, grâcié en 1879, son élection, illégale, la même année avait fait beaucoup de bruit) lui demandent d'être le Président d'Honneur d'une manifestation associative en faveur des enfants de la libre-pensée du XIXème arrondissement. Il y participe "en chair et en os".

J. Seebacher remarque que d'ordinaire Hugo acceptait la présidence d'une séance, et non d'un mouvement, et ce en négociant la chose politiquement; il avoue, au nom de l'ensemble des participants, qu'il ignorait le fait que Victor Hugo ait accepté des présidences d'honneur "générales".

J. Lalouette reprend en indiquant que précisément une des originalités de Hugo est d'avoir appartenu à ce type de mouvements. Toutefois il n'est pas le seul grand écrivain dans ce cas: Anatole France et Aragon ont fait de même, ce que, curieusement, les spécialistes de ces deux écrivains taisent ou ignorent également. Un ange, libre et pensif, passe.

L'appartenance de Hugo à la libre-pensée est assez limitée, du fait que celle-ci ne s'est développée -comme mouvement- qu'à partir des années 1878-1879. A cette époque, Victor Hugo est âgé et malade, et il ne lui reste plus que six années pour "militier". C'est pourquoi les formes concrètes de son engagement aux côtés des libres-penseurs sont peu nombreuses.

Mais Hugo est également un libre-penseur dans ses écrits. Pour J. Lalouette, il y a un net parallélisme entre la constitution du mouvement de la libre-pensée et l'évolution politique et religieuse de Victor Hugo. Il faut en effet garder présent à l'esprit le fait que la libre-pensée est autant un mouvement républicain qu'un mouvement anticlérical, voire antireligieux.

Pour revenir à l'histoire lexicographique, le terme de "libre-pensée" apparaît tardivement dans les dictionnaires. Nulle occurrence dans le Littré où c'est "liberté de penser" qui désigne encore la libre-pensée (mais ce n'est bien entendu pas son seul sens). La première occurrence du composé "libre-pensée" habituellement répertoriée est celle du «Grand Dictionnaire Universel» de P. Larousse, en 1873. Le terme fait l'objet d'un long article à dimension politique très affirmée.

Pour sa part, J. Lalouette a trouvé des occurrences bien antérieures à 1873. Elle a pu remonter jusqu'en 1843 et P. Georget vient de lui indiquer une date encore plus lointaine, décembre 1841, qui est celle de la conclusion du «Rhin», où figure l'expression "libre(-?)pensée". Un scoop donc pour cette recherche rendue difficile par le problème du trait d'union: l'usage en est fluctuant, et lorsqu'il est absent, on ne peut jamais savoir avec certitude s'il s'agit de la libre-pensée stricto sensu ou d'une pensée libre. Et l'emploi fréquent autour de la moitié du XIXème siècle de l'adjectif "libre" suivi d'un substantif (parole, association, volonté, esprit, etc.) ne simplifie rien.

J. Lalouette a trouvé sa première occurrence du mot "libre pensée" dans une lettre de 1843 où une inconnue parle de "ma libre pensée" à Eugène Sue. Mais elle ne renvoie pas à la religion. Une deuxième occurrence apparaît à la Noël de 1847 dans une lettre d'Alfred Dumesnil. Enfin et surtout, le terme figure, avec le trait d'union, dans le discours de Hugo sur «La Liberté d'enseignement», non pas dans ce qui fut prononcé le 15 janvier 1850, mais dans une variante reproduite dans le reliquat de l'édition de l'I.N.. "Si vous ne nous laissez d'autre alternative que le rationalisme ou le jésuitisme, nous choisissons le rationalisme": Hugo avait écrit, au-dessus de "rationalisme", "libre-pensée". Reste cependant un

doute sur le trait d'union, qui peut être l'oeuvre d'un typographe zélé ou une correction ultérieure de Hugo. Mais l'important est de noter que l'expression "libre-pensée" puisse apparaître comme variante possible de "rationalisme".

En 1857, Joseph Boulmier (le Boulmier du «Bachelier» de Vallès) publie une vie d'Etienne Dolet à la gloire de celui-ci et à celle des libres-penseurs et de la libre-pensée. En 1862, Jules Barny fait paraître un ouvrage intitulé «Les Martyrs de la libre pensée». Frantext renvoie pour cette période à une lettre de Victor Hugo à Jules Lermina qui fondait à ce moment-là un journal: "Soyez le journal réclamant entre tout la libre pensée, la libre parole, la libre association, la libre affinité, la libre publicité, le libre mouvement, la libre conscience."(lettre du 9/1/1868; Massin, p. 1236) L'accumulation des substantifs qualifiés par "libre" n'exclut pas ici le sens de "libre-pensée", mais le rend peu probable.

Tout de même, l'emploi de l'expression "libre pensée", avec ou sans trait d'union (le petit Robert 85 ne le met pas), est très marqué, idéologiquement et politiquement. Né dans la bouche de républicains, le mot dès son origine est porteur d'une charge idéologique lourde, et ceux qui se disent libres-penseurs insistent systématiquement sur leur républicanisme.

Du coup, l'expression "libre pensée" rejaillit sur le mot "libre-penseur", mot antérieur, forgé sur le "free-thinker" anglais, et que l'on trouve chez Voltaire par exemple. Ce mot a connu après la Révolution une sorte d'eclipse, et réapparaît grâce à Veuillot, qui publie un livre intitulé «Les Libres-penseurs». Il tend alors à remplacer d'autres vocables synonymes: "esprit fort", "voltairien", "athée". Pour lui non plus le trait d'union n'est pas stable.

P. Geogel fait remarquer à propos de Nerval la difficulté d'interprétation que pose le terme de "libre-penseur". Est-ce qu'il y a quelque chose du libre-penseur dans l'attitude de Nerval par rapport à la religion? G. Malandain renvoie à Pythagore via Delille, et évacue la question tant de fois posée d'une éventuelle adhésion de Nerval à la franc-maçonnerie. Pour elle comme pour R. Journet, "libre-penseur" signifie, dans le cas de Nerval, "penseur libre".

La permutation de l'adjectif, d'antéposé en postposé, n'est pas insignifiante: ainsi, reprend J. Lalouette, les catholiques opposent à "la libre pensée" "la pensée libre". Mais des libres-penseurs vont se dire "penseurs libres". Renan, qui est un libre-penseur, n'emploie jamais le terme de "libre pensée", alors qu'il utilise copieusement l'expression "pensée libre". Pourquoi cette inversion? sans doute par volonté de prendre ses distances par rapport aux aspects sectaires et pas toujours respectables -intellectuellement et, surtout peut-être, socialement- du mouvement de la libre-pensée. Mais la distinction est confuse aussi parce que dès le moment où la libre pensée s'est imposée, l'Eglise a contre-attaqué avec sa "pensée libre", contre-attaque en partie annulée par la reprise stratégique de l'expression "pensée libre" pour "libre pensée" par les libres-penseurs.

A. Laster suggère avec optimisme que les contemporains s'y retrouvaient. Ainsi lors d'un recensement - le 1er juin 1872 précise G. Rosa (voir Carnet)-, Victor Hugo répond au recenseur inquiet de sa "religion" qu'il est "libre-penseur".

On demandait en effet, jusqu'en 1872 précisément, aux citoyens recensés d'indiquer leur religion: catholique, protestante, juive,... choix dont la libre-pensée était exclue. Et l'abolition de cette rubrique du recensement fut une des revendications des libres-penseurs, précisément parce qu'il était impossible de se dire sans religion.

L'étude lexicographique met en évidence deux faits qui importent pour la suite de l'étude: l'instabilité orthographique, syntaxique et sémantique du syntagme "libre-pensée" (pensée libre, etc.) est à mettre en rapport avec sa forte charge idéologique et politique; Hugo est étroitement lié à l'histoire lexicologique, idéologique, politique, religieuse de la libre pensée.

II. Etude du parallèle entre l'évolution politique de Hugo, le développement de la libre pensée et la constitution des mouvements de libres-penseurs.

a. Le développement de la libre-pensée

Dès 1848, il y aurait eu une Société de Libres-Penseurs (ou de la Libre Pensée), constituée après les journées révolutionnaires. Les informations sur cette société sont peu nombreuses et contradictoires.

En 1850, et durant six semaines, à Meulan, une autre association de la Libre-Pensée avait vu le jour. Elle n'avait cependant aucune dimension religieuse ou anticléricale, et préfigurait davantage les groupuscules anarchistes que les associations de libres-penseurs ultérieures.

Trois événements fondateurs vont constituer le mouvement et l'idéologie de la libre pensée: la journée du 13 juin 1849 consécutive à l'expédition de Rome; la discussion de la loi Falloux en 1850; et surtout le coup d'état du 2 décembre.

L'assemblée Constituante avait en 1848 voté des crédits pour financer une expédition de troupes françaises destinée à protéger l'Italie révoltée des troupes autrichiennes menaçantes. Les soldats partent; entre temps l'armée autrichienne subit une défaite qui lève la menace. Pie IX veut alors rentrer en ses Etats, et les troupes françaises sont mises à son service pour le restaurer, à Rome. Colère de la Montagne. Ledru-Rollin appelle à une manifestation en faveur de la liberté du peuple romain. La manifestation, qui n'avait d'ailleurs pas mobilisé beaucoup de parisiens, fut habilement réprimée: le gouvernement en profita pour arrêter les principaux députés et responsables de la Montagne. Ledru-Rollin s'exile à Londres, pour plus de 20 ans.

La question romaine pesa lourd dans l'évolution de la libre-pensée en France. Le 19 octobre 49, V. Hugo prononce un discours sur «L'Affaire de» «Rome» à l'Assemblée législative. Il y accuse Rome et le parti clérical de haïr le progrès et la pensée. Et si pour lui l'esprit révolutionnaire peut rudoyer la papauté, l'esprit clérical peut la tuer: il faut que le pontificat comprenne son peuple et son siècle, qu'il reconnaisse le principe de nationalité et la nation italienne. La lutte contre le cléricalisme est ainsi dès l'origine l'axe clef de la libre-pensée.

Victor Hugo, lorsqu'il parle de sa conversion à la République, la date du 13 juin 1849. G. Rosa pense que Hugo fait référence aux gouvernements Cavaignac et O. Barrot, qui ont su profiter des émeutes et "journées" pour éliminer leurs ennemis et ont dénaturé la République qui leur était confiée. C'est ce que dit le texte du carnet de 1872 (Massin, 776). J.Lalouette réaffirme la dimension anticléricale de cette conversion, tandis que J. Seebacher met en doute cette déclaration tardive (1870-5) de Hugo. G. Rosa rappelle qu'immédiatement après le discours «Sur l'Affaire de» «Rome», Hugo est invité à l'Élysée: remerciement pour le soutien apporté à la politique de la lettre au Maréchal Oudinot. Soutien apparent peut-être, et politique apparente peut-être aussi car, dans cette affaire, il est vraiment impossible de savoir qui cherche à compromettre l'autre -c'est du moins ce que le Ministère répond, à la Chambre, à Hugo. C'est après cet épisode que Louis-Napoléon change de tactique, pour autant que la précédente ait bien été la sienne, et s'appuie ouvertement sur le pouvoir clérical. J.Seebacher estime qu'en octobre 1849 Hugo met encore des espoirs sérieux contre la majorité des réactionnaires, dans Louis-Napoléon.

Deuxième événement fondateur, mars 1850, l'adoption de la loi sur l'enseignement, dite "loi Falloux", mettant fin au monopole universitaire que détenait l'Etat. Dans les conseils académiques, place aux prêtres. «Le» «Maître d'école» d'Erckman-Chatrian passe ainsi sous les fourches caudines du curé, de même que le malheureux Petit de «Bouvard et Pécuchet.» G. Rosa et J. Lalouette rappellent M. Agulhon: avec les lois

Falloux la fraction voltairienne de la bourgeoisie, largement majoritaire, fait volte-face: "jetons-nous dans les bras des évêques" dit Thiers dont la formule implique, par elle-même, qu'il attendait d'eux autre chose que le pardon de sa mécréance de toujours. Les lois Falloux abandonnent à l'Eglise tout l'enseignement: modification des titres requis pour accéder à la fonction d'instituteur (il suffit pour enseigner du baccalauréat, ou d'une lettre d'obédience de l'évêque); fin du monopole de l'enseignement secondaire: c'est revenir sur le système révolutionnaire et impérial, et répondre à des revendications repoussées depuis vingt ans. Cette oeuvre sera parachevée en 1875 par la loi dite "Dupanloup" sur la liberté de l'enseignement supérieur, qui permet, entre autres, la fondation de l'Institut Catholique et de l'Ecole Libre des Sciences Politiques (en remplacement de l'ENA de Carnot, créée en 48 et immédiatement sabotée puis supprimée). Le vote de ces lois fut bien perçu comme une victoire du parti clérical et comme une défaite des idées de 1789 et de Napoléon. Cavaignac s'était débarrassé de Carnot dès le lendemain des journées de Juin.

Le discours de Hugo sur «La Liberté de l'enseignement» préfigure tout ce que la libre-pensée dira sur l'instruction, et on y trouve toutes les images que la libre-pensée réutilisera: le baillon, la lumière qu'on veut éteindre, images iconiques et métaphoriques que l'on retrouve constamment par la suite, et qui ne sont sans doute pas entièrement l'invention de Hugo: il faudrait regarder au XVIIIème siècle. J. Seebacher confirme le fait que l'image de l'Eglise-éteignoir est plus ancienne, et indique qu'il ne s'agit pas seulement d'une image, mais d'un geste, -un geste du pouce, presque indescriptible- qui signifie la lutte contre le cléricalisme. Le discours sur «La Liberté de l'enseignement» ("Bouquins", p. 217 et suiv.) est capital dans l'histoire de la libre-pensée. Il fut repris dans le n° 10 de «La Semaine anticléricale», en 1879, qui en cite un large extrait se terminant sur cette exclamation sensationnelle: "Si le cerveau de l'humanité était là devant vos yeux, à votre discrétion, ouvert comme la page d'un livre, vous y feriez des ratures!" P. Geogel précise que ce discours a été publié en 1872 dans «Actes et paroles», et que Hugo l'inscrit (comme ses autres discours) dans une perspective historique.

J.Lalouette fait circuler les photocopies de quelques exemples de cette imagerie du flambeau. L'une, signée Daumier, s'intitule «La Répétition» «générale du Concile». Publiée le 27 octobre 1869 dans «Le Charivari», elle s'organise autour d'un flambeau, au-dessus duquel est écrit "libre pensée"; un bras féminin, mais musclé, le brandit, tandis que des cléricaux soufflent dessus. Une autre image, parue dans «L'Étincelle» (n°3, de 1926), journal libre-penseur de Rennes, montre, au premier plan d'un patchwork de saynètes villageoises, un curé en train de souffler sur le flambeau que tend un instituteur. La légende, au-dessus de la tête du curé, est attribuée [?] à Victor Hugo: "Dans chaque village un homme tend un flambeau, l'instituteur, et un autre souffle dessus, le curé." Une autre encore, publiée dans «L'Anticlérical» le 11 mars 1882, caricature l'évêque de Moulins, monté sur un cheval à bascule et tenant, comme une lance, un éteignoir. A l'arrière-plan, un phare, coiffé du bonnet phrygien, est surmonté de l'inscription "Libre pensée". Sur la couverture de «La Semaine» «anticlérical»e, dont le comité a pour présidents d'honneur Victor Hugo et Louis Blanc, paraît une image où un homme d'Eglise, démesurément grand, est sur le point de mettre un éteignoir sur la lampe qui éclaire trois hommes et une femme absorbés dans une lecture.

En Belgique, où le parti radical et anticlérical est très puissant, existe un grand nombre d'associations de libres-penseurs. Ce sont elles qui, dès 1848, prennent en charge les inhumations civiles en leur conférant un certain cérémonial. La France suit l'exemple de la Belgique. En 1863, G. Flourens fonde l'organisation "Agis comme tu penses" qui revendique la légitimité des enterrements civils au nom du constat de la fausseté des religions positives. En 1868-69, Charles-Louis Chassin fonde la Société Civile des Familles Affranchies à laquelle adhèrent en France des libres-penseurs, mais aussi, en Angleterre notamment, un certain nombre de proscrits.

Mais à ce moment-là la libre-pensée a pris un second visage, celui que lui donnent les libres-penseurs de la deuxième génération par rapport à laquelle ceux de la génération précédente, spiritualistes et déistes, vont se sentir en porte-à-faux.

Vers 1866 en effet, des pharmaciens, des médecins, des disciples de Darwin et de Ludwig Buchner («Force et matière» est paru en 63), tous matérialistes et athées, vont s'imposer à l'intérieur du mouvement de la libre-pensée. Politiquement blanquistes, ils revendiquent l'héritage du courant athée de la Révolution. Néo-hébertistes, ils se rangent derrière Hébert et Anarchasis Clootz, et exècrent Robespierre à qui ils reprochent d'avoir énervé la Révolution et de ne pas avoir démonarchisé la terre, faute d'avoir su démonarchiser le ciel. Pour eux, les "droits de «d»ieu" (qu'il soit "l'Être Suprême" n'y change rien) excluent les droits de l'«H»omme. A partir de 1866, cette deuxième génération de libres-penseurs a un organe, «La Libre-Pensée», puis «La Pensée nouvelle», puis de nouveau «La» «Libre-Pensée» (1870). G.Flourens, l'un des rédacteurs, y écrira que le mot d'ordre est: "l'ennemi, c'est Dieu". Républicains matérialistes et athées, ces libres-penseurs-là détestent autant les républicains déistes et spiritualistes que les cléricaux, et refusent aux premiers le titre de "libres-penseurs". Une autre attitude consiste à s'exclure soi-même du mouvement de la libre-pensée, en laissant ce mot galvaudé aux libres-penseurs déistes et spiritualistes, pour se proclamer athée. Ainsi du comité de rédaction de «L'Athée» fondé en 1870, et qui compte parmi ses membres Alphonse Royannez, le futur beau-père de Clovis Hugues, une des grandes figures de la libre-pensée.

En 1865, l'évolution s'accuse. Un groupement d'étudiants belges organise à Bruxelles un congrès universitaire. Il y est question d'éducation, d'enseignement, et, plus globalement, de politique. V.Hugo, invité à y participer, doit y renoncer: c'est le moment où il quitte Bruxelles pour Guernesey. Le 23 octobre, il écrit aux étudiants belges son regret de ne pouvoir se joindre à eux, mais qu'il est avec eux "du fond du coeur". Pour J. Lalouette, V. Hugo n'a pas dû regretter longtemps son absence à ce congrès qui fut troublé par le drapeau noir, les cris et les déclarations athées des étudiants blanquistes qui donnèrent une image peu respectable de la libre-pensée. C'est après ce congrès que Mgr Dupanloup a écrit son livre sur le péril de l'athéisme.

A partir des années 1890-1900, il subsiste peu de libres-penseurs spiritualistes et déistes, et rares sont les sociétés de libre-pensée qui exigent dans leurs statuts l'adhésion de leurs membres à la cause du matérialisme et de l'athéisme. En général, elles demandent simplement de ne pas adhérer à une religion positive, et de ne pas fréquenter les lieux du culte. Mais dans la seconde moitié du XIXème siècle, et plus récemment encore, les deux courants, déiste-spiritualiste et athée-matérialiste, ont coexisté et se sont affrontés, laissant ouverte la question souvent posée, soit de l'intérieur soit de l'extérieur, de l'unité et de l'identité de la libre-pensée.

A cette question est liée celle de la position de Hugo dans le mouvement de la libre-pensée. Il maintient, dans «Les Enterrements civils» par exemple («La Légende des siècles», Nouvelle Série, «Le Temps présent», p. 499-500 de l'édition "Bouquins"), tout à la fois le credo libre-penseur sur les enterrements civils, et sa religion spiritualiste qui affirme l'immortalité de l'âme; ce qui est perçu comme une façon d'aller au devant des quolibets cléricaux. Bon nombre de libres-penseurs prennent à partie Victor Hugo, comme cet Eugène Chatelain, le traitant de vieux rêveur qui croit encore en Dieu alors qu'"il suffit de regarder la nature pour savoir que Dieu n'existe pas." Un autre témoignage de la dissidence entre spiritualistes à la Hugo et certains libre-penseurs matérialistes nous est donné par Alphonse Karr, dans «La Soupe aux cailloux», recueil de nouvelles et de récits parmi lesquels celui de l'enterrement de Louis Blanc, en 1882. Hugo y prononça un discours («Actes et Paroles», édition

"Bouquins" pp. 1029-30) qui suscite bien des mécontentements parmi les libres-penseurs. Karr prétend que les discours d'obsèques civiles sont devenus une spécialité de Hugo: il n'est, pour les républicains et les libres-penseurs, qu'une belle statue dans une niche, une belle châsse, à qui il est enjoint de jouer le rôle qu'on lui assigne, faute de quoi on lui crierait: "à c'te châsse! à c'te niche!"

D'ailleurs ce n'est que justice, Hugo parlant aussi durement des libres-penseurs athées et matérialistes que des cléricaux, et ne les comprenant pas davantage, comme le montrent certains passages de «Ce Que Dit» «La Bouche d'ombre» (Le mal, c'est la matière, etc.). A.Laster s'insurge: c'est la bouche qui parle, non Hugo. J. Lalouette cite «Les Misérables»: " - «Dieu est peut-être mort», disait un jour à celui qui écrit ces lignes Gérard de Nerval, confondant le progrès avec Dieu, et prenant une interruption du mouvement pour la mort de l'Être". ("Bouquins, 975 - en recherchant cette référence, je tombe sur "l'anarchie libre-penseuse du mioche" (p.463) que je ne peux pas garder pour moi.) «France et âme», poème de la section du «Temps présent» dans la Nouvelle Série de «La Légende des» «siècles», où Hugo fustige le darwinisme, peut également être cité comme preuve de la violence des attaques de Hugo, alors même que le déisme de Darwin est à peu près certain (mais l'athéisme de ses adeptes français l'est tout à fait).

Enfin, la réception de «Torquemada» est évoquée, et en particulier "le bon tour" de Victor Hugo "idole" des libres-penseurs, "flagellant les républicains de main de maître" avec son Borgia matérialiste" (cf. compte rendu de la séance du 17 décembre 88, maîtrise de Claudine Lafollet présentée par A.Laster).

b. Hugo et les associations de libre-pensée

Dans la deuxième moitié du Second Empire donc, à l'exemple de la Belgique, la France libre-penseuse s'organise. La Commune, par son anticléricalisme et ses nombreux enterrements civils, donne un vigoureux élan à la libre-pensée. Suivent plusieurs années de léthargie dont la libre-pensée sort avec la victoire des républicains en 1878-79. Trois associations à vocation nationale voient le jour: la Société de Propagation de la foi civile d'Edmond Lepelletier et Victor Meunier; la Ligue anticléricale de Léo Taxil qui publie «L'Anticlérical»; l'Union Démocratique de Propagande Anticléricale, dont Victor Hugo et Louis Blanc sont les deux présidents d'honneur et qui a pour organe «La Semaine anticléricale». Elle regroupe tous ceux qui sont à la charnière de l'opportunisme et du radicalisme, dont plusieurs gravitent autour de Gambetta: Paul Bert, Eugène Spuller. Parmi eux, des déistes spiritualistes, Blanc, Hugo, ou Spuller -d'origine protestante- et des athées, comme Schoelcher.

Dans trois numéros de 1879-80, la première page de «La Semaine» «anticléricale» est occupée par des textes de Hugo: le discours de 1850, «Paris et Rome» (préface d'«Actes et paroles III», précise P.Georgel) et, le 6 mars 80, un troisième texte: "... songez à l'éclairage des rues, certes, mais songez aussi à l'éclairage des esprits." [référence?]

Et puis il y a cette lettre adressée à la Société de Besançon, dont Hugo accepte la présidence d'honneur, et qui pour le moment n'a pas été retrouvée. Mais il suffirait, assure J. Lalouette, de chercher dans les journaux républicains du Doubs.

Dès lors, Hugo est considéré en France et à l'étranger comme LE représentant de la libre-pensée. Au centenaire de la mort de Voltaire, deux correspondants, l'un argentin, l'autre italien, s'adressent à lui en tant que tel.

c. Les grands thèmes de la libre-pensée et les positions de Victor Hugo

On trouve chez Hugo de nombreux points de contact, mais aussi des écarts importants par rapport au discours libre-penseur. Le discours d'Enjolras et son envolée lyrique sur l'avenir et la science trouveront des échos chez Eugène Pelletan (le père de Camille), spritualiste et déiste d'origine protestante, auteur en 1883 de «Dieu» «est-il mort ?»). Ce thème de la science est d'ailleurs traité par bien des contemporains, dont Michelet.

Autre recoupement: les attaques anticléricales, principalement axées sur l'image d'un clergé jouisseur et d'une Eglise cruelle, violente, répressive dans l'Histoire. Ou encore l'image de l'Eglise-boutique, -"Notre-Dame de la Galette" ou de la "Sainte Réclame"-, qu'on retrouve dans «Dénoncé à celui qui chassa les vendeurs du temple» («Légende des» «siècles», «Le Temps présent»,(Nouvelle Série, "Bouquins", Poésie III, p. 498-499) et dans «Les Quatre Jours d'Elciis» (Dernière Série, ibid., p.592 et svtes).

Le célibat des prêtres, pour Hugo comme pour tous les libres-penseurs, est une catastrophe, pour le clergé lui-même mais aussi pour les femmes et les enfants qui leur sont livrés. Au mieux le prêtre demeurera un grand inhibé, au pire il s'en prendra aux dévotes et aux enfants du catholicisme. Le curé Mingrat sous la Restauration - P.L.Courier en parle, et Hugo aussi dans «Châtiments»: V,1, «Le Sacre», VI,13, «A Juvénal», VII,7 «La Caravane» et «Saint-Arnaud» - avait défrayé la chronique: il avait assassiné deux femmes, et après le premier assassinat, son évêque avait couvert sa fuite. En 1846, à Toulouse, un frère des Ecoles Chrétiennes s'en prend aux petites filles; en 1899, une autre affaire éclate à Lille, terminée par un non-lieu. Tout le siècle est scandé par ces scandales dont les libres-penseurs imputent la cause au célibat forcé des prêtres. Claude Frollo en a donné une image insurpassée: " Le seul frémissement d'une cote hardie de soie lui faisait tomber son capuchon sur les yeux". Mais le thème se retrouve dans le Hugo de la Troisième République, dans «Les Enterrements civils» («La Légende des» «siècles», Nouvelle Série, «Le Temps présent», ibid. p. 499).

Autres thèmes offensifs, les dragonnades, que l'on rencontre par exemple dans un poème de «L'Art d'être grand-père,» «Fraternité»; l'inquisition; les supplices de Calas, du chevalier de La Barre, de Jean Huss, tous les martyrs héroïques, symboles historiques de la cruauté de l'Eglise. Ou encore: les jésuites, les grands ennemis de la libre-pensée, voir le poème de «Châtiments» intitulé «Ad Majorem Dei Gloriam» - A.M.D.G., que certains libres-penseurs traduisaient par: Association Misérable De Gredins.

Les attaques contre Veuillot, leur ennemi commun, unissent dans un même front les libres-penseurs et Hugo. Ce journaliste de robe courte avait eu la petite vérole. Les caricatures en profitent: ainsi de ce Veuillot vu par Léo Taxil: Veuillot se trouve par hasard dans sa cuisine, plongée dans l'obscurité. Entre la cuisinière, qui cherche une écumoire, croit l'avoir trouvée, empoigne Veuillot, et ne se rend compte de sa méprise qu'en cherchant vainement la queue de l'ustensile. [?!]

Plus sérieusement: Victor Hugo comme les libres-penseurs de la première génération considère que deux événements ont au même titre transformé radicalement l'Histoire de l'humanité: l'avènement de Jésus Christ et la Révolution française. Evidemment, les libres-penseurs néo-hébertistes rejettent cette équivalence entre l'Evangile et les Droits de l'Homme. Outre ces thèmes communs qui illustrent les affinités existant entre les libres-penseurs et Hugo, certains recoupements lexicaux signent leurs liens: ainsi, dans «Torquemada», le clerc est-il l'araignée, le cafard, le tonsuré. La libre-pensée a son bestiaire, que l'on retrouve en partie chez Hugo: araignée, corbeau, cochon, hibou...

Enfin, Hugo a participé à la lutte des libres-penseurs pour les enterrements civils, volontairement à plusieurs reprises et, souvent, sans en rien savoir par le simple fait qu'on lisait certains de ses textes sur les tombes.

Un arrêté du préfet du Rhône en 1873 impose aux enterrements civils un parcours précis, le plus court possible, et qui plus est au petit matin.

En outre, le ministre de la Guerre refuse les honneurs militaires à ceux qui se font enterrer civilement. C'est ainsi que le député des Pyrénées-Orientales Paul Brousse (non pas le "possibiliste", mais son homonyme), et le musicien Félicien David, tous deux membres de la Légion d'honneur, n'ont pas reçu les honneurs militaires qui leur étaient dûs: le peloton rebrousse chemin en voyant que le convoi de Paul Brousse ne se dirige pas vers l'église. Il y eut scandale. Le scandale fut plus grand encore lors des obsèques de Félicien David. Les journaux cléricaux firent des commentaires malséants: pourquoi les libres-penseurs, qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme, s'offusqueraient-ils que les dépouilles soient traitées pour ce qu'ils y voient eux-mêmes: des immondices à enlever, comme les autres, avant six heures du matin.

Or Hugo a été mêlé à ce mouvement (pas seulement depuis le retour en France, précise P.Georgel). Charles a été enterré civilement en 1871. François-Victor également, en 1873. A ses obsèques, il y eut 10.000 personnes. D'autre part il prononce plusieurs discours lors d'enterrements civils: ceux d'Edgar Quinet, de Louis Blanc, et de Madame Blanc -de Mme Meurice ajoute P.Georgel. Or rapidement un cérémonial se met en forme et, souvent, un des textes de Hugo y prend une place centrale: "on n'a qu'à feuilleter Vicor Hugo" pour trouver un discours funèbre, lit-on dans «La» «Marseillaise» du 1er janvier 1879.

La presse cléricale, ironisant sur ces rites qu'elle tient pour grotesques (en particulier celui de l'immortelle rouge symbolique), tourne en dérision cette "autre spécialité de Victor Hugo" qu'est devenu l'enterrement civil. Ainsi un journal montre-t-il un Hugo, passant par hasard dans un cimetière, apostrophé par un journaliste: "Est-ce que nous aurons quelque chose de vous ?"

Cela dit, Hugo et les libres-penseurs se séparent sur un certain nombre de points.

Hugo parle de la Bible comme aucun libre-penseur ne pourrait le faire. Il faut cependant distinguer ici les libres-penseurs intellectuels, courtois, de ceux qui choisissent la plus grande vulgarité, distinction qui ne recouvre pas systématiquement l'opposition déistes/athées. A. Laster fait remarquer que Hugo a dit, lui aussi, des grossièretés sur les textes sacrés. J. Lalouette répond que jamais les libres-penseurs ne reconnaissent la dimension poétique de la Bible comme l'a fait V. Hugo, qu'ils n'y voient qu'un amas d'obscénités, de niaiseries et de cruautés. J.Seebacher rappelle que cette position-là des libres-penseurs fait pont vers l'antisémitisme, témoin Léo Taxil. J. Lalouette confirme et renchérit avec le cas d'André Lorulot. A. Laster concède en résumant la position de Hugo quant à la Bible: admirez-la, mais n'y adhérez pas. [Guy Rosa, dans l'escalier dont il a l'esprit, se dit, en comptant les marches: Job, Ezechiel, Isaïe, saint Jean, saint Paul: un peu plus du tiers des 14 génies...] Cela suffit cependant aux yeux de J. Lalouette pour opposer nettement Hugo et les libres-penseurs sur ce terrain. Par exemple, Hugo connaît la traduction de la Bible par saint Jérôme, comme et via Voltaire qui y a relèvé avec jubilation l'inénarrable commandement de Dieu à Ezechiel: "manger son pain pétri avec des excréments humains". De là deux hoquets: le ricanement de Voltaire, le sanglot de Hugo. [Jérôme, cela va sans dire, avait fait un contresens: Il n'avait pas ordonné de la manger, Il avait ordonné de la faire sécher en lieu et place des excréments animaux, habituellement utilisés comme combustible.][Dommage!]

Il est également des passages sur le Christ où Hugo se sépare des libres-penseurs, ainsi de son «Crucifix» -mis en musique par Litz et J. Faure. Chez les libres-penseurs vulgaires, le Christ n'est que l'objet de quolibets et de sarcasmes blasphématoires: des crucifix ont été jetés aux fosses d'aisance; le Christ, c'est le guignol, le pendu, le Gaspard: à la communion, on "gobe Gaspard", ou "le patron", ou "le luron". Sans parler du grand labeur invisible qui se fait au Petit-Picpus, la prière, alors que les libres-penseurs ne devinent derrière les murs des cloîtres que fainéants et engraisés.

A. Laster contre-attaque en renvoyant à un poème des «Quatre Vents de» «l'esprit», «Sur un Portrait de sainte»(" C'est toi dénaturée ! oui, te voilà, c'est toi/Qui fis taire ton coeur pour écouter ta foi (...), mère sourde-muette..."). Poème providentiel -si nous osons dire- pour A. Laster qui ne se soucie pas de départager J. Lalouette, certaine qu'il s'agit là de sainte Elisabeth de Hongrie, qui avait abandonné son enfant pour entrer dans un cloître, et J. Seebacher, convaincu que le trait vise sainte Jeanne de Chantal.

Donc: dans l'action comme dans les idées, les libres-penseurs et Hugo sont proches. On en trouve un dernier signe, à l'enterrement de Hugo, dans le nombre d'associations libres-penseuses qui suivent le convoi: 61 exactement, c'est-à-dire moins que les sociétés d'instruction (121), mais plus que de loges de francs-maçons (40).

En conclusion, J. Lalouette revient sur le silence qui pèse, dans les milieux de la recherche, sur les rapports de Hugo avec la libre-pensée, mais aussi d'Anatole France, Aragon, et même de Marcelin Berthelot [ça, c'est un comble pour ce célèbre chimiste qui, ayant réalisé la synthèse de la benzine, s'était écrit: "Le monde n'a plus de mystère!]] ou Paul Bert. Pour ce qui est de Hugo en particulier, il est surprenant que ses lettres à différentes associations de libre-pensée ne figurent ni dans les «Actes et» «paroles», ni dans la correspondance. Les éditions Laffont et Massin ont toutefois réinjecté des textes concernant la libre-pensée et qui étaient parus mais non publiés dans les premières éditions des «Actes et paroles».

Discussion (pour ce qui n'en est pas encore épuisé)

Pour G. Rosa ce silence vient du fait que la libre-pensée est perçue comme une scorie historique. J. Lalouette acquiesce: on a retenu de la Libre-Pensée ses caractères sectaires et vulgaires qui en ont fait un mouvement peu glorieux, et de ce fait laissé dans l'ombre. G. Rosa le trouve bien regrettable également: cette vulgarité est intéressante; ne serait-elle pas le signe -voire un des moyens- du passage dans le peuple de la philosophie bourgeoise des Lumières? Aux yeux de J. Seebacher, ces grossiers ont l'honneur de maintenir vivante toute la vieille paillardise du Moyen-Age. Pour J.Lalouette, la valeur de la dérision est indéniable; mais il est très difficile d'établir les relais qui ont abouti à la libre-pensée de la IIIème République. J.Seebacher fait remarquer que la libre-pensée a été très militante dans les campagnes où elles rassemblait, ô souvenirs! les artisans, les ouvriers, les paysans. Se dire libre-penseur c'était ne pas être bourgeois. Et il y a sans doute de ce fait un rapport précis et fonctionnel entre la franc-maçonnerie et la libre-pensée. Napoléon III avait chapeauté la franc-maçonnerie, et les francs-maçons ont eu un rôle important dans la société du Second Empire. L'hypothèse serait que la libre-pensée aurait servi de relais externe pour épurer l'image d'une franc-maçonnerie compromise par le Second Empire, et ce jusqu'à ce que la franc-maçonnerie abandonne le Grand Architecte.

De manière plus globale, propose G. Rosa (pour qui la lutte des classes n'a pas de secret) la libre-pensée n'a-t-elle pas servi de ciment idéologique à cette alliance de classes qui a fait la République? alliance des ouvriers, des paysans petits propriétaires et de cette fraction de la bourgeoisie dont Gambetta, en 1876, saluait le retour à ses anciennes et naturelles convictions; alliance fragile et précaire mais qui scanda les deux derniers siècles: massacrée rue Transnonnain et au cloître Saint-Merry, cassée par la provocation des Journées de Juin puis, les campagnes n'ayant pas compris la leçon, par le coup d'Etat, brisée à nouveau et de la même manière par Thiers en 71, elle fait la République entre 1876 et 1890 environ. On y reviendra ensuite, à quelques reprises -36, 45 et, si je ne craignais pas la foudre, j'ajouterais 68- qui furent, semble-t-il les

moments de la plus grande gloire de Hugo . Non sans raison: son oeuvre y a toujours participé de quelque façon.

A partir des années 1890, reprend J. Lalouette, les associations libres-penseuses ouvrières et socialistes se multiplient, qui vont se mettre à distance des bourgeois radicaux-francs-maçons-libres-penseurs. Un certain nombre de ces libres-penseurs populaires demanderont l'exclusion des maçons et des radicaux, et le divorce est bien d'origine sociale.

La libre-pensée, qui affirme son adhésion au scientisme et sa croyance en un progrès infini de l'esprit humain va s'effondrer après la guerre de 14.

Pour revenir une dernière fois sur le Hugo de la Troisième République, il faut se rappeler, professe G. Rosa, qu'il répond à une politique catholique raidie. Après le Syllabus et le dogme de l'Immaculée Conception, Hugo se raidit en retour. Il lui serait désormais impossible de réécrire le couvent du Petit-Picpus. Ce qu'il écrit, complète C. Millet [qui a orné ce compte rendu de quelques références, la justice oblige G. Rosa à le dévoiler] c'est, dans «L'Art d'être grand-père», «L'Immaculée Conception». Poème surprenant à plus d'un titre. D'abord parce qu'habituellement il suscite des contre-sens paillard; ensuite parce que lorsqu'il est compris, on y voit la critique du fait que les actes sexuels soient tenus pour des péchés. Or ce que dit Hugo est tout différent: le dogme de l'Immaculée Conception fait que toutes les femmes autres que la Vierge sont du coup entachées de péché.

Il faut comprendre que Hugo réagit à un durcissement des positions vaticanes et en général cléricales, et qu'à ses yeux comme aux yeux des libres-penseurs, le dogme de l'Infaillibilité pontificale, celui de l'Immaculée Conception et le Syllabus sanctionnent la victoire des jésuites, et plus généralement le renforcement, dans l'Eglise catholique, de la tendance autoritaire, foncièrement monarchique, à contre-courant d'un démocratisme peut-être toujours latent dans l'Eglise, du moins plus apparent à d'autres époques.

Compte rendu de Claude Millet
